

La veuve Dorimond

de Laurie Ferrere

L'orchestre jouait depuis un moment déjà. Dans le vent frais de ce début d'après-midi de juin, les airs des chansons populaires d'Esther Lekain résonnaient partout. « *Quand on me parle du printemps, des plaisirs excitants* », chantait la voix de l'orchestre. Il était encore tôt et pourtant déjà la foule se pressait dans la cour. Autour, deux bâtiments contigus, l'un de style médiéval en ruines, l'autre de type renaissance, donnent au lieu un charme déconcertant. L'espace extérieur forme un L et cela crée une impression de protection. Les enfants couraient, chahutaient ; quelques vieillards avaient déjà pris place sur des chaises devant la scène, attendant le début du discours du maire, et les autres, femmes et hommes de tous âges, de tous horizons, discutaient, rigolaient.

Je les observais.

Le concert avait commencé à treize heures. La harangue de l'édile devait être suivie d'une sorte de banquet où les commerçants et artisans de la ville auraient l'occasion de mettre en avant le meilleur de leurs produits, avant le bal prévu, lui, à vingt heures. Et lorsque le crépuscule aura laissé place à la nuit sombre, les bâtiments, déjà pavoisés, seront illuminés. Aujourd'hui, la ville de Clères célèbre son centenaire avec encore plus de faste qu'elle ne le fit pour la commémoration du 11 novembre, il y a quatre ans. Cette fête de campagne que d'aucuns pourraient considérer futile est le reflet de l'époque. À la folie meurtrière d'hier, s'oppose aujourd'hui, la fureur de vivre. Certains corps ont gardé les traces de la guerre ; gueules cassées, corps affaiblis, esprits égarés. Pourtant, les Clérois comme le reste des Français veulent rire, danser, chanter, boire, faire l'amour, être heureux, et le faire encore, tout cela, tout à la fois. Si Paris est une fête, les petits villages aussi. Il faut rattraper ce temps à tuer par le fait de vivre, parfois trop vite, souvent n'importe comment. L'essentiel étant d'être vivant.

Parmi la multitude de personnes, j'aperçus le conseiller municipal, qui est également entrepositaire. C'est d'ailleurs lui qui m'a invité, ici. « *Cher Victor, je sais votre désarroi après ce déshonneur public. Je sais aussi votre talent, les combats et les idées qui sont les vôtres. Et je les soutiens. Venez, ici, venez dans la vallée, à Clères. Les maisons y sont cossues et vous y trouverez la quiétude nécessaire au repos de l'âme et de l'esprit* » m'a-t-il écrit. C'était il y a plus d'un an et demi. Depuis, je reviens régulièrement en ces lieux.

La joie collective prenait forme dans le parc et les musiciens avaient abandonné Mistinguett pour lui préférer les rythmes endiablés de la *Revue Nègre*. Certain(e)s, s'essayaient même à quelques jeux de jambes - on appelait cette danse *le Charleston* -, hilares de cette audace, lorsque j'entendis un cri. Il venait d'un peu plus loin, vers la rivière qui traverse le parc. Ce n'était pas un cri d'effroi, ni même de stupeur, mais l'on ressentait, dans ce son bref et strident, une sorte de choc, de heurt. Je me dépêchai alors de me rapprocher du petit groupe, dans lequel je reconnus l'ornithologue réputé et l'architecte *british* qui travaillait avec lui, quelques notables de la ville et plusieurs femmes. Une, particulièrement, semblait être à l'origine de ce cri. Non pas que ce fût elle qui l'ait émis, mais elle qui l'ait causé.

Elle n'avait frappé personne, ni insulté quiconque. Elle n'avait pas même sorti de drôle de bête de sa poche. Elle avait seulement évoqué une idée, expliqué son point de vue. C'est ce que je compris en me rapprochant et en écoutant ce qu'il se disait.

« - Ne pensez-vous pas, qu'après avoir fait travailler les femmes à la place des hommes, comme des hommes, il soit légitime que ces dernières revendiquent les mêmes droits ? »

C'était donc de cela qu'il s'agissait. L'autre femme, celle qui avait crié, était entrée en contact avec des idées qui lui étaient jusqu'alors inconnues, sinon interdites. La violence du choc lorsque deux mondes se rencontrent. L'une était ébranlée, l'autre exaltée, et pourtant, ce n'était pas entre ces deux femmes que se jouait le duel, alors que tout les opposait (cheveux, habits, état d'esprit et même le caractère : cela se voyait, se devinait). C'est un homme qui répondit, qui reprit la parole :

« - *Vous n'avez qu'à partir skier si vous souhaitez tant porter des pantalons comme des hommes !* », la tança-t-il. Il attendit quelques secondes l'approbation de ses pairs qui ne tarda pas à s'exprimer par des rires gras qui soulevaient leur poitrine et quelques regards entendus.

« - *Pensez-vous vraiment, mon cher qu'il ne s'agisse que de cela ?* », reprit la femme, « *de quelques bouts de tissu et de chiffon, de parure et d'accessoires ?*

- *De quoi diable est-il question alors ?* »

Soudain, la femme, qui jusqu'ici semblait sûre d'elle, eut un frisson de lucidité. Certes, elle était chez elle ici à Clères, mais ce n'était plus vraiment chez elle. Autour d'elle, il n'y avait que des notables, de bonnes gens, des personnes influentes. Fallait-il vraiment s'exprimer, dire ce qu'elle pensait ? La peur frappait ses tempes. Ne risquait-elle pas une punition, un châtiment à oser discourir de la sorte ? Mais qu'avait-elle encore à perdre ? C'est ce que je lus dans ses yeux, une seconde d'hésitation avant qu'elle ne réponde :

« - Ne mêlez pas Dieu à cela, je vous prie. La France a pendant longtemps pris les initiatives les plus hardies. Aujourd'hui, ses voisins semblent plus éclairés. L'Angleterre, mais aussi la Russie, la Finlande, le Danemark, la Belgique et les Pays-Bas ont tous pris position. La France et ses hommes, vous et tous les autres, fuyez la question, retoquez les multiples propositions, empruntez les chemins de traverse en espérant vaincre de la sorte ».

L'homme était décontenancé, rougissant, son front exprimait avec des rides de plus en plus profondes le désarroi qui s'emparait de son esprit. Les autres hommes étaient tout aussi ébahis. De quoi parlait cette femme ? Que cherchait-elle ? Pourtant, tous semblaient comprendre sans vouloir l'admettre. La seule autre femme de l'assemblée, celle qui avait crié, l'aurait bien fait encore une fois. Mais sa distraction n'avait pas marché la première fois.

« - Vous feignez avoir attendu la guerre pour avoir une révélation des facultés pratiques et positives, des pouvoirs de la femme qui sont éminents, mais vous le saviez, vous l'aviez

toujours su ; et vous vous êtes bien gardé de le dire, de le faire savoir. Les femmes en ont fait autant. Il y avait un certain nombre d'avantages à se laisser méconnaître. Mais désormais, il est trop tard, et il faudra assumer les conséquences d'avoir voulu exploiter les aptitudes des femmes pour remplacer l'absence des hommes, leurs limites ».

Le petit groupe restait pantois de ce discours.

« - *Diable qui êtes-vous et de quel droit osez-vous dire de telles choses ?* », renchérit l'homme. Il cherchait d'un regard paniqué l'édile qui pourrait peut-être intervenir et faire disparaître cette Pythie moderne. Qu'on la fasse taire et que ces idées ne viennent pas faire pourrir quelques faibles esprits et leur faire croire à ce possible, suppliait l'homme en son for intérieur.

« - Après l'égalité, viendront les droits politiques, et encore après la revendication de disposer de leurs corps comme elles l'entendent. Les femmes pourront travailler, passer leur bac, étudier, devenir avocate, professeure, médecin, architecte, juge, maire. Elles ne devront plus obéissance à leur époux, elles pourront avoir leur propre carte d'identité et ouvrir leur propre compte bancaire. Elles seront ministres et membres de l'Académie Française. Elles iront dans l'espace et Marie Curie ne sera plus une exception ».

Après cette longue diatribe, que la femme récita de manière vive, à bout de souffle, elle s'en alla. Rapidement, sans rien demander, sans même un regard pour les gens, de plus en plus nombreux, qui l'entouraient. En même temps qu'elle s'éloignait et rejoignait un autre groupe, elle essuya quelques larmes sur son visage. Et plusieurs personnes sur son passage s'étonnèrent de la voir là, ici à Clères, un jour de fête.

« - *Regardez, c'est elle, c'est elle. La veuve Dorimond* », ai-je entendu souffler.

C'est bizarre, comme sensation. Alors que je ne l'avais jamais vue jusqu'ici, j'avais l'impression de connaître cette femme, de connaître ses envies, ses peurs, ses désirs les plus profonds, et aussi ses regrets et ses remords, ses transgressions. Je connaissais cette femme sans jamais l'avoir rencontrée. C'était Monique, c'était la femme que j'avais imaginée, que j'avais écrit, et qui m'avait valu le succès puis la disgrâce. Ce que je n'avais pas imaginé une seule seconde, c'est que Monique puisse exister ailleurs que dans mon livre, qu'elle puisse être autre chose que *La Garçonne*, et qu'elle puisse ne pas être. Car, ce que je n'avais surtout pas compris, c'était qui elle était. Elle et tous les autres.

Ces gens que j'ai croisés en arrivant, que je n'avais encore jamais vus ici, jusqu'à aujourd'hui. Ces deux enfants, si joyeux, qui riaient aux éclats, et qui avaient, tous les deux, un épicanthus et un pont nasal plat. Ce vieillard infirme, et cet homme qui stockait pain et viande dans un tissu, pressé et apeuré, tel un indigent.

La folie de l'époque, c'était aussi d'être en vie. D'avoir survécu. De devoir survivre à tout ça. Et cette femme ne l'a pas supporté. Elle n'a pas supporté qu'on lui prenne son mari, sa vie. Qu'on lui offre un possible, un travail, et qu'on le lui reprenne, aussi. Elle n'a pas supporté l'idée d'une possible liberté. Alors elle a erré dans Clères, longtemps, attendant quelque chose qui ne viendrait jamais. Quoi ? Personne ne le saura jamais. Elle a attendu jusqu'à ne plus pouvoir, ne plus savoir. Depuis, c'est « la veuve Dorimond », dit

« la folle ». Celle qui prédit un avenir égalitaire, révolutionnaire, celle qui aimerait que le souvenir de la guerre permette un monde meilleur.

Cette femme, ces hommes et ces enfants que j’observais depuis le début, tous étaient des pensionnaires de l’Asile Départemental du village d’à côté. Et il était l’heure pour eux de revêtir leurs habits de drap bleu et d’emprunter la route qui menait jusqu’à leur bâtisse.